

## **MALO MAL DANS SA TETE**

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite.

« Enfin moussaillon, te voilà de retour ! J'savais bien que tu r'viendrais un jour. Personne n'a voulu m'croire mais maintenant j'en ai la preuve vivante, t'es venu retrouver ton vieux pote. Allez viens, n'aies pas peur ! ».

Mais qui donc Malo le taiseux apostrophe-t-il ainsi, lui qui parle si rarement ? D'autant qu'il n'y a pas foule en cette fin de journée sur le port. Personne ne s'est aventuré, le crachin pénétrant, le vent froid et l'agressivité des vagues ont même rebuté les inconditionnels. Pas lui. Comme chaque soir, toujours vêtu de sa vareuse et de son pantalon en toile de voile rouge décoloré, usés jusqu'à la corde par les ans et raidis par le sel, le bonnet marin enquillé sur son crâne déplumé, Malo le taciturne s'est posé face à la mer. A la terrasse d'un bistrot de la côte bigoudène, jamais le même - il a ses raisons - bien que pour certains, la sienne de raison semble l'avoir quelque peu abandonné, il attend. Les bars de l'océan, cafés du port, de la marine ou de la mer, de Penhors à Loctudy, n'ont aucun secret pour lui, il les pratique tous. Quant aux bières il les a toutes testées lors de ses voyages. Même les yeux fermés il en redécouvre chaque jour l'arrière-goût. Combien de fois les a-t-il promenées dans sa bouche, en a-t-il perçu les différentes saveurs gustatives et olfactives. Pourtant depuis une dizaine d'années, la seule qui trouve grâce à ses yeux, la bigoudène de Pouldreuzic, est brassée au pays. Malo en goûte une différente lors de ses pauses vespérales : brune, blonde, stout, ambrée, il les aime toutes. Avec une ardoise dans chaque bar, cet étrange bonhomme chauve, à la barbiche blanche et à la démarche claudicante, revenu au pays il y a une quinzaine d'années, les patrons du coin le connaissent bien. Il règle sa note chaque premier du mois, jour du versement de sa pension. Logé dans un penty, probable héritage familial, entre Plovan et Treguenec, on ne lui connaît pas de famille, il ne reçoit jamais personne, cultive son petit potager, élève quelques poules pour assurer ses besoins alimentaires. Parfois, par mer calme, le matin à l'aube, il part au large, pas bien loin - il n'a plus trop le pied marin et sa jambe lui joue des tours - sur son antique penn sardin, pêcher à la traîne légère le bar ou le maquereau. La sardine c'est fini ! En revanche, quel que soit le temps, dès dix sept heures, il

enfourche sa « bleue », mobylette antique, asthmatique et pétaradante, aux sacoches flétries, qui, selon son humeur, le conduit à la terrasse d'un de ses points d'attache favori. Et là, face au large, attablé, il reste « *des heures à regarder la mer, le cœur abasourdi, les pensées de travers* » comme le chante Alain Barrière. De ses yeux clairs, ronds comme les galets de l'Ero Vili, billes délavées par les embruns et la brûlure des soleils d'Afrique, il lorgne l'horizon, en scrute sa ligne de son regard encore vif. Comme sœur Anne, il ne voit rien venir. Au loin le ciel et la mer se mélangent, se confondent dans une même grisaille. Même les feux sur la mer semblent en veille. Ses lunettes, loupes rondes juchées sur le bout du nez, ne sont plus adaptées. Peu importe ! Aujourd'hui à Penhors, *mirabile visu* ! Dans son champ visuel proche, il a vu. Mais qu'a-t-il vu de si surprenant ?

Nul besoin de regarder bien loin. Tout près de lui, un bruit l'a fait sursauter. Tournant brusquement la tête à bâbord en direction de ce tintamarre soudain, il aperçoit la tête et le regard terrorisé de celui dont il attend le retour depuis si longtemps.

« J'ai eu raison de ne pas désespérer. Y m'croient tous fou – *ar foll* qu'ils m'appellent dès que j'ai le dos tourné. Le fou a bien fait de persister dans ses élucubrations ».

Même si un chat noir « *ar has du* » est à l'origine de cette vision soudaine, Malo ne croit pas à un maléfice satanique, superstition de bonne femme – *la bête n'a pas de valises blanches sur le dos* - et encore moins au hasard. Au contraire ! D'autant que les poubelles métalliques ont disparu depuis longtemps des paysages urbains. Sans se demander un instant ce que fait le moussaillon dans une poubelle mais dont l'apparition est pour lui une évidence, il oublie de terminer sa boisson favorite, se lève de son siège et se dirige derechef vers un diabolon immobile quelque peu désorienté. Il le sort délicatement de sa boîte malodorante, en douceur, précautionneusement, de peur de l'effrayer ou de le blesser, le prend dans ses bras comme il l'aurait fait d'un enfant.

« T'en as mis du temps à rentrer au bercail ! Mais qui t'a attifé ainsi ? Quel accoutrement grotesque ! Qu'as-tu fait tout ce temps ? Tes poils ont blanchi, comme ceux de ma barbe et t'en as aussi perdu quelques uns. C'est marrant j'ai même l'impression que ta tête a changé elle aussi. On dirait que t'as grandi. Et pi t'as une queue. Tu m'reconnais pas ? Pas grave, maintenant que t'es r'venu, j'te ramène à la maison. On va en avoir des choses à s'raconter ».

Et voilà, comment un soir de mer tempétueuse et de soleil en berne, presque seul au monde, Malo ramena, discrètement dans la sacoche de sa mobylette, un rescapé de la benne à ordures, un revenant mutique, ridiculement affublé d'un pantalon à carreaux vert et rouge qui godaille de partout, d'une veste jaune canari aux manches trop larges, le crâne dégarni recouvert d'une casquette Coca Cola posée sur deux petites oreilles pointues. Il l'accueillit et le fêta comme le fils prodigue de retour après une longue absence. C'est ainsi, dans la chaleur d'un feu de cheminée, à la lumière de flammes chaloupant sur les murs de pierres et dans le crépitement de braises incandescentes, qu'il tira et déroula le fil d'une autre vie.

« Entre, fais comme chez toi, c'est ici que j'vis. Pas luxueux hein ? Regarde, tu reconnais ? Le tapis par terre, j'l'ai rapporté de Marrakech, un Marmoucha. Et les bilokos en bois sur les meubles – touche pas - ce sont des souvenirs faits main. Rien en ivoire. Ecolo hein ! Pas question de sacrifier des éléphants pour leurs défenses. Trop cruel. T'es pas d'accord ? En fait, tu t'en fous. J'ai jamais eu le temps de t'raconter le début de l'histoire, le pourquoi du comment t'es entré dans ma vie. Faut dire que j't'ai perdu si vite mais c'était de la faute à personne.

Quand on s'est rencontré à Marrakech, j'avais largué les amarres avec mon pays depuis plusieurs semaines. Seule la curiosité d'autres mondes, d'autres horizons, de cultures différentes, m'avait poussé à mettre pied à terre ailleurs. J'en avais assez de la pêche, de ses contraintes, de ses risques mortels. Pas vraiment envie d'ajouter un prénom sur le monument des péris en mer de Saint Gué ou de Penmarc'h. Y lire, à chaque cérémonie du souvenir, lorsque ma mère, noir fantôme perpétuellement endeuillé, m'y emmenait, les noms du grand-père et du père, sans compter ceux d'oncles et cousins, me poussait à virer de bord. « Pour que t'oublie jamais », disait-elle. Justement j'avais pas envie de finir comme eux et cherchais le moyen d'échapper à ce rite morbide. Depuis tout petit, j'avais en tête la vision d'os blanchis dansant la sarabande sur le sable de la baie des Trépassés. Cauchemardesque. Aujourd'hui encore lorsque le vent siffle sur la lande et souffle sur la baie d'Audierne, j'vois des silhouettes dégingandées, désarticulées, jouer sur les vagues et valser sur l'écume. Ne m'regarde pas comme ça ! Tu m'prends pour *ar foll*, toi aussi ? J'vais même t'avouer une chose, j'sais toujours pas nager. De toute façon quand tu bascules au milieu de l'océan glacé, dans le fracas des vagues hostiles, en pleine nuit sans étoile, ça sert à quoi de nager la brasse

ou de faire la planche ? T'es juste tétanisé, tu t'endors pour l'éternité sans même te souvenir de tes prières. *Que ta volonté soit faite. Délivre-nous du mal.* Pourquoi tu t'grattes le ventre ? T'as faim c'est ça ! T'as pas trouvé ton bonheur dans la poubelle. Pourtant en ce moment, des restes de sandwiches ou des reliquats de salades gaspillés par les vacanciers, c'est pas c'qui manque. Quel gâchis ! Doit me rester des cacahuètes, des vraies. Avec la cosse et tout. J'en ai toujours d'avance au cas où... Non ! Pas dans le frigo ! C'est bien, t'as trouvé une banane. J'ai un chêne dans le jardin mais j'suis pas sûr qu'il ait déjà des glands. Y'a du jus d'orange quelque part dans la cave. Après j'te rappellerai comment ça a commencé nous deux. Tu t'en souviens sûrement même si tu parles toujours pas. Installe-toi dans le fauteuil près du feu et écoute, à moins que tu veuilles te poser sur mon épaule, comme avant. Tu préfères t'accrocher à la poutre – comme tu veux ! Mais fais gaffe elle est encore plus branlante que moi !

L'était une fois ...ras le bonnet de la sardine et du maquereau. J'ai cherché à partir, loin de préférence. J'n'ai pas trouvé de bateau sur le pays bigouden mais un patron de Douarnenez appareillait pour la Mauritanie. Un coin à langoustes. Y'en aurait plein les filets qu'il disait. A l'époque, j'savais même pas où c'était la « mort et tanie », à cause du manque d'assiduité à l'école. Pas eu le temps d'user mes bras sur ses bancs, fallait gagner son pain. Y m'a pris comme matelot. J'ai r'gardé sur la petite boule ronde, la mappemonde en couleurs dans ma chambre, avec les pays encadrés. L'Afrique ça m'tentait bien. J'sentais les épices, j'voyais des éléphants, des crocodiles, le désert, d'autres couleurs qui m'faisaient chaud partout. Un horizon rougeoyant et des noms sur la carte chantaient à mes oreilles : Nouadhibou, Bamako, Accra, Bobo. Ouagadougou qui rimait avec roudoudou. Plus haut sur la boule, j'voyais Agadir, Marrakech. Tiens t'as bougé une oreille ! Ça t'parle ? Safi aussi m'disait quelque chose à cause des conserveries de sardines en rapport avec Douarnenez. J'rêvais d'un ailleurs coloré, ouvert, grouillant de vie, d'énergie. J'ai donc profité du langoustier douarneniste pour larguer les amarres sachant que je r'viendrai pas de sitôt sur les terres et mers de mon enfance. J'ai prév'nu ma mère, toute chanstiquée de me voir partir si loin. Elle, elle savait où était la Mauritanie. C'est pour ça qu'elle avait peur « je sens la mort dans ce nom » me répétait-elle. Une obsession, elle la voyait partout. Et encore elle se doutait pas de mes autres projets. Le patron pêcheur non plus d'ailleurs. J'avais bien l'intention, une fois la campagne de pêche achevée, de mettre sac à terre et d'visiter le continent. J'avais pas bien calculé les distances et pas prévu les avatars de la route. Eh ! Qu'est-ce que t'as à gigoter comme ça ? Envie de faire pipi ? Viens j'vais te montrer la cabane au fond du jardin. Suis-

moi. N'y va pas par les branches d'arbre, il y en a de fragiles. Non ! Grimpe pas sur le toit de la cabane, l'est pas très solide. Et ben voilà ! T'es dégringolé. Ouf ! Tu t'es pas fait mal. Va falloir m'écouter un peu sinon tu vas t'blessier. Alors maintenant regarde moi faire : tu prends l'eau avec le broc, tu l'poses sous le robinet du bidon et après tu verses dans la lunette. Ça fait comme une chasse d'eau. Tu t'souviens, là-bas on faisait dans un trou. Il pleut pas mal ici, alors j'récupère la flotte pour arroser le jardin et pour les chiottes. Oh là ! Rends-moi les miennes de lunettes, c'est pas des jouets. D'accord, ça manque un peu de confort à l'intérieur mais ça m'suffit bien et pi j'ai une douche. Tu f'rais bien d'en prendre une parce que, j'sais pas combien de temps t'as vécu dans la poubelle, mais tu pues un peu. Fais attention, pisse pas sur ton pantalon. Remarque j'vais t'en passer un à moi, faudra juste remonter le bas des jambes. Mais t'étais pas habillé ainsi lorsqu'on s'est vu la première fois au Maroc. Tu t'en souviens ? Non t'as pas l'air ! Tant pis j'continue.

... Après un mois de bonne pêche – langoustes vertes et roses plein le vivier - les filets remis à neuf, bien pliés jusqu'à une prochaine remise à l'eau, le patron a fait relâche en rade de Port Etienne, mis un canot à l'eau pour permettre à l'équipage de se dérouiller à terre, les jambes et le reste. Il disait toujours « Port-Etienne » et nous on débarquait à Nouadhibou. J'ai compris plus tard que, depuis l'indépendance du pays, la ville avait changé de nom et le patron, avec ses nombreuses campagnes de pêche pendant la période coloniale, arrivait pas à l'appeler par son nouveau nom. J'l'ai constaté plusieurs fois, certains noms correspondaient plus du tout à ceux de la petite mappemonde que j'avais emportée. La Haute-Volta baptisée Burkina, le Dahomey-Bénin, le Mali, autrefois Soudan français. Finalement c'est en traversant d'autres contrées que j'ai mieux appris et aimé la géographie. Ma vie s'est transformée en une vraie école à ciel ouvert. Faut surtout pas le dire aux enfants sinon ils voudront plus y aller et encore moins ouvrir leurs livres. J'ai entendu parler de Saint-Exupéry, lu les récits de Théodore Monod. J'ai aussi appris à découvrir et à apprendre les étoiles. Décidemment j'entends rien à tes onomatopées. Avant tu faisais plus de gestes. J'préfère quand tu m'grattes la tête. Laisse le feu, tu vas t'brûler. Ecoute plutôt la suite.

Quand le patron nous a lâchés dans la ville, contrairement aux autres qui se sont rués sur les bordels, j'ai pas eu envie d'aller voir les filles. Pourtant y en avait dans tous les bars du port. Elles attendaient le mataf en bordée pour améliorer leur ordinaire. J'étais bien plus attiré par le désert tout autour. Rien à voir avec les plages de Trégennec ou de La Torche qui m'ont paru soudain toute petites, fermées, ridicules et pourtant, comme j'les

aimais le soir au coucher du soleil ! Mais là cette immensité m'appelait, me happait. Tout m'paraissait démesuré, les dunes d'où l'on découvrait le Sahara à perte de vue, des couleurs somptueuses, des hommes géants, à la peau noir ébène ou blanche, portant de longues robes bleues qui flottaient au vent, un long turban enroulé plusieurs fois autour de la tête. Pour se protéger du sable brûlant et piquant projeté par le vent du désert, une espèce de voile couvrait leur visage laissant leurs yeux te transpercer jusqu'aux entrailles. Moi aussi j'ai fini par en porter. Ils se déplaçaient lentement – tout est lenteur là-bas - fièrement, avec noblesse, à dos de chameaux, sur des vagues de sable doré, laissant des empreintes éphémères aussitôt effacées par ce même vent dont on ne sait jamais d'où il vient ni où il va. Juché sur le haut d'une de ces dunes, j'suis resté longtemps à fixer l'horizon jusqu'à la nuit. Elle tombe d'un coup. Soudain, le ciel noir s'éclaire de millions de feux. Magique ! Des étoiles filantes, la voie lactée, la Croix du Sud. Lumineux ! J'avais rien vu de ce ciel à bord du bateau, trop occupé par les tâches de jour comme de nuit : jeter les filets, les remonter, démailler les langoustes, ramender les filets déchirés, aucun répit, aucun jour de repos. Crevé, j'avais pas le temps de rêver ou de lever les yeux vers là-haut. « Eh ! Matelot on n'est pas là pour rêvasser ». Et là, tout d'un coup, j'découvrais un toit noir d'encre, piqueté de millions de points scintillants, clignotants, qui donnaient le tournis. J'vacillais à en perdre l'équilibre. Qu'est ce que t'as encore à t'agiter ? T'as des puces ? On va faire une petite pause dans le jardin, tu pourras faire des galipettes pour te dégourdir. Sors de là ! C'est la réserve à patates. Zut ! T'as tout fait tomber, t'es un peu chiant ! J'sais pas d'où tu sors mais y'a toute une éducation à refaire. T'as pas intérêt à faire le clown là où je range le bois, tu pourrais te blesser avec les échardes. Allez ! On rentre, t'es pas sortable ! J'vais te faire boire de la gnole maison, ça va te calmer ! J'ai pas fini notre histoire...

Ce soir là, aux portes du désert, j'ai définitivement pris la décision de rester sur ce continent, d'en parcourir le plus de pays possible. J'suis pas retourné au canot. Le patron, qui avait déjà preneur pour sa cargaison, nous avait fait une avance sur notre part, largement suffisante pour vivre. Pas feignant, j'trouverais toujours de quoi gagner plus pour subvenir à mes besoins, la vie était peu chère d'après c'que j'avais vu sur les marchés de la ville et les boulots manquaient pas. N'ayant aucune idée de ma destination je m'suis laissé porter au gré des rencontres. Qu'est ce que tu cherches sous la table ? Ce sont mes boutou coat, mes sabots si tu préfères. Ce n'sont pas des gants, enlève ça. Monte sur la table, pose-toi et ouvre les oreilles.

Ma première et finalement ultime destination fut le Maroc qui avait une frontière commune avec la Mauritanie. Un camionneur, Mamadou, qui transportait des légumes m'y a conduit moyennant quelques sous. Il parlait assez bien le français. J'ai découvert qu'on pouvait, malgré la vie pénible d'un routier, ses contraintes, ses imprévus, prendre le temps - il comptait peu dans ces pays - d'apprendre à vivre au ralenti, de laisser le destin *Mektoub* suivre son cours, de s'en remettre à Dieu *Inch Allah*, de l'mercier *Barakalaoufik*. Eviter les zones de fech-fech, cette saleté de farine sableuse qui bousille les roues des véhicules faisait aussi partie des aléas de la route. Plusieurs fois nous nous sommes ensablés. Heureusement, Mamadou, habitué au trajet, était équipé de pelles et de tôles pour pallier ces problèmes. A la frontière, un pick-up qui r'montait sur la France a accepté de m'conduire jusqu'à Marrakech. Une longue route un peu cahoteuse. Du dépaysement. Des paysages désertiques, caillouteux mais aussi des oasis et des palmeraies. D'un côté des plaines monotones, de l'autre des hautes montagnes aux sommets enneigés. Des sapins ou des acacias épineux, des chèvres grimant dans les arganiers, du sable...toujours. Des caravanes de chameaux, du sable ...encore... soulevé par le vent... souvent. Belle plage ! Elle est encore loin la mer ? Des dunes mouvantes. Des oueds perdus dans les sables. Des femmes, des enfants surgis de nulle part, à la recherche d'un puits quasi asséché ou d'une chèvre échappée du troupeau. « *Dessine-moi un mouton* ». Le Petit Prince dans les parages ? Franchement j'comprends rien à tes bruits. Je continue. Si des mots te parlent, fais-moi signe.

Aux étapes j'ai rencontré d'autres seigneurs du désert, des noirs et des blancs, croisé des Berbères nomades en Mauritanie ou sédentaires dans l'Atlas, des hommes grands et secs, roux aux yeux clairs, des petits frisés, des femmes parées de somptueux colliers ou de bracelets en argent. J'ai découvert l'hospitalité musulmane, partagé sous une tente un repas frugal cuit sur la braise, bu du thé brûlant et sucré, partagé du lait de chamelle et des dattes. T'aimais aussi les dattes. Je m'sentais tout petit perdu au milieu de ce monde étranger parmi ces hommes, calmes, peu causants mais combien attentifs. Un peu comme toi d'ailleurs qui n'cause pas. En revanche, tu bouges beaucoup ! Pourtant j'aimerais bien connaître tes pensées. « Ne pas voir, ne pas entendre, ne pas parler » doit être ta devise. T'as raison ! Gandhi avait la même. Ah ! Tu t'es endormi. J'te saoule avec mes radotages ou alors t'as goûté en douce au lambig. Faut dire que j'ai peu l'occasion d'parler alors, pour une fois, j'en profite. Ça m'fait du bien de rappeler ce temps. Celui où ceux qui n'avaient rien donnaient tout. R'pose-toi. J'vais veiller sur ton sommeil pour que t'aies pas peur en cas d'insomnie. Tu pourrais t'sentir perdu dans cette nouvelle maison. Si t'entends des bruits auxquels t'es pas

habitué, t'inquiète pas ! Ça grince, ça craque de partout, c'est vivant. Demain j'te raconterai Marrakech et notre rencontre sur la place Djemaa el Fna ».

### *Le lendemain matin*

« Demat, Salam, bonjour ! T'as bien dormi on dirait malgré la tempête. Qu'est ce que t'as ronflé ! Ce matin c'est grand bleu. Tout est lessivé, nettoyé, l'horizon dégagé. Regarde, là-bas c'est le phare d'Eckhmül, on l'voit nettement ce matin. Si tu veux un jour je t'y enverrai, tu pourras y grimper. Tiens, bois un coup, j'ai r'trouvé des boîtes de lait de coco. Ne les lance pas en l'air ! On n'est pas à la foire. Pour midi j'te ferai un curry ou un tajine de poulet avec des courgettes du jardin et on ira chercher un ananas au bourg. T'as pas oublié quand tu piquais des morceaux avec les doigts dans mon assiette ou directement dans le plat ? Tu préfères du pain ? Comme tu veux ! Il est un peu rassis mais t'as encore de bonnes dents. C'est pas comme les miennes, j'en ai perdu quelques unes en route. Va à la cabane, tu connais le chemin mais joue pas avec la flotte ! Ça y est, ça va mieux ? Tu vois plus clair ? Allons bon t'as les pieds trempés, tiens essuie-les avant de mettre de la gadoue partout. Je reprends.

Après une remontée par le Sud Marocain parmi des paysages grandioses contrastés dans la fraîcheur des vallées ou la touffeur des plaines arides aux tons ocre et rouge, la traversée de larges canyons, de routes étroites en lacets, d'oliveraies, le pick-up m'a déposé à l'entrée de Marrakech, au pied de murailles rougeoyantes. Mon chauffeur m'a indiqué le chemin « Tu suis la grande avenue tout droit, tu passes des portes immenses et tu tombes pile sur la Place Djmaa el Fna. Tu ne peux pas la manquer. Un plongeon violent va t'engloutir dans un grouillement de vies, une agitation fébrile. Tu trouveras où manger et dormir – peut-être même chez l'habitant. ». J'ai suivi ses instructions et, en effet, j'ai atterri dans une cour des miracles. De la fumée exhalant des odeurs de graisse, d'huile recuite, d'herbes parfumées que j'reconnais pas – hormis celle de la menthe - mais qui prenaient aux narines, les couleurs chatoyantes des djellabas et des foulards de femmes. Une foule hétéroclite et bigarrée, curieuse, composée à la fois de touristes, de marchands d'oranges, de charmeurs de serpents aux flûtes sifflantes, d'acrobates, de mendiants, s'animait. Des gens, des hommes

surtout, s'agenouillaient, front contre terre, soudains indifférents à l'agitation et au bruit ambiants, intériorisés. pour la prière à l'appel du muezzin. J'savais plus où regarder, fasciné par ce spectacle éblouissant de corps en mouvement. Vitalité dépayante. T'en manques pas non plus de vitalité ! Tu m'fatigues. Va vraiment falloir que j'te fasse courir sur la plage. Laisse ces assiettes sur la cheminée, tu vas les casser. Ce sont des souvenirs de famille. J'y tiens. Ouvre tes petites oreilles pointues pour la suite.

...Immédiatement, un vieil homme, aux yeux fixes, blanchis par le trachome, une saloperie qui rend aveugles les pauvres, m'a interpellé avec, juché sur son épaule, un singe magot, vigie attentive, aux aguets. Toujours en éveil, la bestiole le grattait derrière les oreilles ou sur la tête à intervalles réguliers, probablement une espèce de code, mélange de morse et de langage des signes (des singes ?), une gestuelle personnelle élaborée au fil des ans. Un grattement à droite, un à gauche, un sur le côté, un sur le haut du crâne, parfois dans le dos. Mais il parlait pas ». « Eh toi ! Jeune homme, je ne te connais pas, tu viens d'arriver, n'est-ce pas ? » « Je m'demandais comment de ses yeux morts y pouvait m'voir ». « *Ahlan* – bienvenue - mon fils, heureux de te rencontrer. Je te présente Joli-Cœur, mes yeux, mon guide, mon bâton de vieillesse, n'aie crainte il ne mord pas ! C'est lui qui m'a signalé ton arrivée. Il t'a aperçu de loin »

« C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Sidi Bouazza, le conteur le plus connu et respecté de la place. C'était pas un dresseur de singes contrairement à ceux qui les utilisaient pour des acrobaties plus ou moins ridicules et leur faisait porter un collier qui les blessait. Lui, fidèle au Coran, il respectait les animaux, créatures de Dieu. Sur la place, compte tenu de son âge et de son handicap, outre ses dons de conteur, il faisait office de sage et beaucoup venaient écouter ses conseils justes et avisés. Chaque soir, il traversait l'inextricable dédale des ruelles étroites de la médina pour rejoindre, avec Joli-Cœur, sa petite pièce, son frais refuge au cœur de la vieille ville. Au fil des jours j'ai compris qu'il venait d'ailleurs, des montagnes de l'Atlas, d'une tribu berbère oubliée qu'il retrouvait pour les fêtes importantes, mariages, naissances, tout ce qui perpétue les traditions. Tu crois qu'c'est l'moment de jongler avec les verres ? C'est pas possible ! Tu viens d'un cirque. J'ai jamais su pourquoi il m'avait pris en amitié mais chaque matin je r'venais l'écouter sur cette place folle, toujours en ébullition. J'lui avais raconté un peu de ma vie mais sans entrer dans les détails. Parfois dans ses contes je r'trouvais – inventées sûrement – des histoires de pêcheurs exilés loin de leur

port d'attache ou perdus dans les sables du désert, de djnoun, d'elfes et de trolls dansant tous ensemble à la nuit tombée. Il les pimentait d'un peu de magie et d'humour, tout en gardant les personnages bien connus du folklore local. Cigognes et ogres s'mêlaient aux sources sacrées, marabouts, grenouilles et tortues des textes berbères qu'il avait ajoutés à son répertoire classique. Je l'soupçonnais d'être, non pas doté d'un sixième sens mais d'un affinement de tous les autres. Son érudition également me questionnait. Jamais j'ai su d'où il tirait ses connaissances, sa culture, son don des langues. Un mystère ! Montre-moi ta main ! Qu'est-ce que t'y caches ? Un galet. T'as remarqué comme il est beau ? Faut pas le manger même si tu l'trouves salé. J't'emmènerai sur la plage, tu verras y'en a plein. Pas facile de suivre ses idées avec toi, tu m'disperses.

Un jour, est venue le voir sur la place une jeune fille superbe, aux yeux d'un bleu profond, bordés de khôl, sobrement vêtue d'un jean et d'une espèce de chemise brodée de fils d'or, qui s'adressa à lui respectueusement et affectueusement. Il me l'a présentée ». « Ma dernière fille, Soukaïna. Son prénom veut dire maison du Paradis. Elle fait des études de lettres aux Etats-Unis. Joli-Cœur, c'est elle qui a choisi ce nom pour le petit agité qui gesticule près de moi. Comme elle aimait beaucoup lire, sa maîtresse d'école lui prêtait des livres qu'elle rapportait à la maison. Elle m'en a lu quelques uns dont Sans Famille. Tu connais ? ». « Ça m'disait quelque chose mais j'ai pas osé lui dire que j'lisais pas beaucoup » « Rappelle-toi cette histoire. Le musicien ambulant, Vitalis, lui fait penser à moi - kif kif un intermittent du spectacle. Arthur, l'enfant malade, ce serait Djamel, mon fils, immobilisé au village par la poliomyélite chopée dans son enfance. Je me souviens aussi de deux klebs mais je ne sais plus trop ce qu'ils faisaient. Ceux qui l'ont le plus touchée, ce sont Joli-Cœur, le petit singe qui meurt d'une pneumonie et Rémi qui recherche sa famille. Tous ces personnages romanesques, gravés dans sa mémoire, lui avaient donné le goût des autres, des voyages et surtout l'envie d'étudier les textes de ceux qui faisaient rêver, réfléchir, comprendre... aimer aussi le monde environnant ».

« Ce même jour, de retour au pays pour se ressourcer, Soukaïna était venue chercher son père qui manifestait de plus en plus le désir de retourner au village natal. Fatigué, essoufflé, il se sentait au bout de son chemin sur terre et souhaitait finir ses jours là-haut dans ses montagnes, entouré des siens. Avec son sens aigu de l'observation, Sidi Bouazza avait remarqué que, chaque jour, son petit compagnon simiesque sautait de joie et grimpait de plus en plus souvent sur mes épaules lorsque j'm'installais à côté de lui. Peu à peu Joli-Coeur

m'avait adopté, me grattant la tête, le dos, instituant un dialogue gestuel entre nous. C'est ainsi que t'es entré dans ma vie par adoption réciproque. Comme le renard et le Petit Prince, nous nous étions apprivoisés. Tu m'avais regardé du coin de l'œil, tu t'étais assis chaque jour, à la même heure, un peu plus près jusqu'à grimper sur mon dos. Sidi Bouazza est alors reparti, serein, pour les neiges éternelles et moi, qui n'avais aucun don de conteur pour perpétuer son activité, j'ai de nouveau tracé la route, responsable de ta vie dorénavant liée à la mienne. Joli-Cœur c'était toi. T'entends ? C'est toi Joli-Cœur ! Ça aussi t'as oublié ? Seulement cette vie là en a décidé autrement...

Comme j'avais pas d'attache particulière j'ai poursuivi le chemin avec toi dans les montagnes de l'Atlas pour rejoindre le nord du pays. Tu grimpais au sommet des arbres, mangeais des aiguilles de cèdre, des champignons, des insectes, des racines. Les villageois nous accueillaient généralement bien. Ils ont le sens de l'hospitalité là-bas. En revanche j'ignorais que dans ces régions du Moyen Atlas sévissaient des braconniers, trafiquants de singes pour en faire des cobayes de laboratoire, animaux de compagnie ou de cirque. C'est ainsi qu'un soir, où nous rejoignons à pied l'un de ces nombreux villages au creux des montagnes, j'ai été bastonné, assommé par un homme, un brigand, qui m'a jeté au fond d'un ravin où j'suis resté... un certain temps. Je sais même pas comment ils m'ont retrouvé. Des chiens peut-être. En tout cas, je m'souviens de rien. A mon réveil, à l'hôpital de Meknès, non seulement j'avais été dépouillé du peu que j'possédais dans mon sac mais t'étais plus là. Disparu. Enlevé ? Mort ? J'ai jamais rien su à ton sujet et, compte tenu de mon statut plus ou moins marginal, personne ne s'est inquiété du sort d'un singe perdu voire même imaginaire d'autant que j'avais pris un sérieux coup sur la calebasse. Outre la fracture du crâne et la trépanation qui s'en était suivie, la jambe était cassée, brisée, tibia, péroné, le grand jeu quoi ! Ça m'a immobilisé plusieurs mois, sans rééducation, ça n'existait pas. J'suis donc sorti de là tordu, bancal, sujet à des pertes de mémoire, des absences, totalement inapte au travail. Handicapé à vie. Afrique adieu ! Fin des rêves et de l'aventure ! Ils m'ont rapatrié au pays dès que j'ai pu tenir à nouveau sur mes pattes.

Un jour j'ai appris qu'existait un élevage de singes dans la forêt de Brocéliande à Paimpont. J'ai voulu aller voir, je m'disais c'est des blagues. Crois-moi si tu veux mais c'est vrai ! Les singes vivent en liberté dans des enclos. Les chercheurs font juste des études sur leur langage. Imagine les rencontres de tes copains en forêt « Bonjour, moi Cheetah ». « Moi c'est Merlin. Enchanté ! » Ce sont des scientifiques sérieux, ils ne volent pas les animaux et ne

font d'expériences sur eux. Mais ces singes ne sont pas de ta race. Je t'y enverrai quand même pour qu'ils m'expliquent comment j'dois faire avec toi. Ils ont peut-être le mode d'emploi ou un dictionnaire. Voilà ! Monte sur ma tête. Aïe ! Vas-y mollo quand même ! Y'a plus beaucoup de cheveux et j'ai été trépané.

Malgré tout, longtemps après, j'suis r'tourné à Marrakech, sur la place. J'ai rien reconnu. On m'avait dit que de plus en plus de dresseurs utilisaient des singes comme toi pour leurs spectacles. Souvent capturés de force, ils devenaient violents. Aucun d'eux n'était toi sinon tu m'aurais repéré comme la première fois. J'les ai questionnés - en vain. Le cœur gros j'suis r'parti pour mon pays, ici dans ma bigoudénie natale. J'y terminerai ma route chaotique, remplie de souvenirs qui s'mélangent et s'embrouillent. La bière et l'eau de mer ne font pas bon ménage, elles ont quelque peu noyé mon cerveau. Et te voilà ! Cadeau ! J'sais pas quel hasard t'a r'mis sur ma route mais évidemment, plus question de te lâcher ! Ça m'ennuie que tu ne m'reconnais pas mais bon ! Depuis tout ce temps c'est un peu normal. On essaiera d'aller à Brocéliande rapidement. Faudra juste que j'trouve un car pour nous y conduire. En attendant, viens, on file en ville. Non ! C'est pas toi qui conduis. Hop ! Grimpe sur mon dos. Laisse mon casque, c'est pas un ballon. On enfourche la bleue et on va trouver de bonnes choses à grignoter.

*« Coucou les petits enfants, le cirque Zapatellini a installé son chapiteau sur la place du marché. Pendant trois jours venez en famille admirer les ours blancs, frémir avec les lions et les tigres, rire avec le clown Pipo, pleurer avec Grouchka qui a perdu son singe Zeppo. Zeppo ! Zeppo ! Si tu m'entends reviens vite à la maison ! Tout le monde t'attend. Il ne te sera fait aucun reproche.*

« Enfin ! Pas trop tôt ! Ils en ont mis... du temps. Pas de re..proche... Encore heureux. Manquerais plus que ça... ! Non. Pas fugué... dormais bête..ment dans le carton déposé dans une pou...belle sur le parking de Penhors. Z'avaient même pas re..marqué qu'il était lourd... le carton. Pas un carton à pizza ! Coup de bol ! Pas fini dans l'incinérateur ! Je leur raconterai... ces deux jours bizarres. Jamais rencontré...ce type. Dommage ! Drôle d'allumé qui parle tout seul... J'aurais bien aimé lui dire quelque chose... gentil mataf... un peu dérangé... sympa ... M'a hébergé... nourri... mais son histoire... rien compris. D'où je viens...où je serai ... sais pas. Sur la route avec Grouchka sû...rement... Chimpanzé...animal

du. voyage... amuse les petits enfants. La prochaine fois... déposez- moi plutôt... en forêt de Brocéliande... avec mes copains qui parlent ».

« Joli-Cœur qu'est- ce tu fais ? Où tu vas ? Te sauve pas ! Reviens ! »